

C H A P Î T R E V I I.

Des Rhumes.

§. 123. IL regne plusieurs préjugés sur les rhumes, qui tous peuvent avoir des conséquences fâcheuses. Le premier, c'est qu'un rhume n'est jamais dangereux ; erreur qui coûte tous les jours la vie à plusieurs personnes. Je m'en suis déjà plaint dans la première édition de cet ouvrage, & j'ai vu dès-lors une foule de nouveaux exemples qui n'ont que trop justifié mes plaintes.

L'on ne meurt effectivement pas d'un rhume, tant qu'il n'est que rhume ; mais quand on le néglige, il jette dans des maladies de poitrine qui tuent. *Les rhumes emportent plus de gens que la peste*, répondit un habile Médecin & sçavant Observateur, à un de ses amis qui lui disoit, *je me porte assez bien, je n'ai qu'un rhume.*

Un second préjugé, c'est que les rhumes n'exigent point de remèdes, & que plus on en fait, plus ils durent. Le dernier article peut-être vrai, vu la mauvaise façon dont on les traite, mais le principe est faux. Les rhumes ont leurs

remedes tout comme les autres maux, & se guérissent avec plus ou moins de facilité, suivant qu'ils sont mieux ou moins bien conduits.

§. 124. Une troisieme erreur, c'est que, non-seulement on ne les regarde pas comme dangereux, mais on les croit même salutaires. Il vaut mieux sans doute avoir un rhume qu'une maladie plus fâcheuse ; mais il vaudroit beaucoup mieux n'en avoir aucune. Tout ce qu'on peut raisonnablement dire, c'est que quand une transpiration arrêtée devient cause de maladie, il est heureux qu'elle produise un rhume, plutôt que quelque maladie très-grave, comme il arrive souvent ; mais il seroit à préférer que ni la cause ni l'effet n'eussent existé. Un rhume prouve toujours un dérangement dans les fonctions de notre corps, une cause de maladie ; il est une maladie réelle qui, quand elle est violente, porte une atteinte sensible à toute la machine. Les rhumes affoiblissent considérablement la poitrine, & la santé en est tôt ou tard altérée. Les personnes souvent enrhumées ne sont jamais robustes ; elle tombent souvent dans des maux de langueur ; & la facilité à s'enrhumer est une preuve de la facilité avec laquelle la transpiration se déränge & le poumon s'engorge, ce qui est toujours dangereux.

§. 125. L'on conviendra de la fausseté de ces préjugés, en examinant la nature des rhumes, qui ne font autre chose que les maladies que je viens de décrire dans les trois derniers chapitres, mais dans un degré fort léger.

Un rhume est véritablement, presque toujours, une maladie inflammatoire, une légère inflammation du poumon ou de la gorge, ou d'une membrane qui garnit intérieurement les narines & l'intérieur de quelques cavités qui se trouvent dans les os de la joue & du front; cavités qui toutes communiquent avec le nez, de façon que, quand l'inflammation a attaqué une partie de cette membrane, elle se communique aisément aux autres.

§. 126. Il est presque inutile de décrire les symptômes du rhume; il suffira de faire remarquer, 1°. que la principale cause des rhumes est la même que celle qui produit le plus ordinairement les maladies dont j'ai parlé, c'est-à-dire, la transpiration arrêtée, & un sang un peu enflammé; 2°. que quand ces maladies regnent, il y a en même temps beaucoup de rhumes; 3°. que les symptômes qui annoncent un rhume violent, ressemblent beaucoup à ceux qui précèdent ces maladies. L'on a rarement de gros rhumes sans frisson & sans fièvre;

quelquefois même elle dure plusieurs jours. L'on touffe; la toux reste sèche pendant quelque temps, ensuite il vient des crachats qui diminuent la toux & l'oppression, & c'est alors qu'on peut dire que le rhume est mûr. L'on a souvent de légers points, mais passagers, avec un petit mal de gorge. Quand les narines sont le siege du mal, ce qu'on appelle fort mal-à-propos rhume de cerveau, on a souvent un mal de tête très-violent, qui dépend quelquefois de l'irritation de la membrane qui tapisse les cavités de l'os du front, ou *sinus maxillaires*. L'on ne mouche, dans les commencements, qu'une eau fort claire & fort âcre; ensuite, à mesure que l'inflammation diminue, elle s'épaissit & l'on mouche une matiere semblable à celle qu'on crache. L'on perd ordinairement l'odorat, le goût, l'appétit.

§. 127. Les rhumes n'ont point de durée fixe. Ceux de cerveau durent ordinairement très-peu de jours; ceux de poitrine sont plus longs; il y en a cependant beaucoup qui se dissipent au bout de quatre à cinq jours. S'ils durent trop longtemps, ils nuisent; 1°. parce que la toux violente dérange toute la machine, & sur-tout qu'elle porte le sang à la tête; 2°. en privant du sommeil, qui est pres-

que toujours diminué par un rhume ;
3°. en ôtant l'appétit & en troublant la
digestion, ce qui affoiblit nécessaire-
ment ; 4°. en affoiblissant le poumon
même par les secouffes continuelles qu'il
reçoit ; de façon que, peu-à-peu, toutes
les humeurs s'y jettant, comme sur la
partie la plus foible, il reste, une toux
continue ; il est toujours surchargé
d'humeurs, qui, s'y épaississant, gênent
la respiration, oppressent & donnent une
fièvre lente ; le corps ne se nourrit pas,
le malade tombe dans la foiblesse, le dé-
périssement, l'insomnie, l'angoisse, &
meurt souvent assez promptement. 5°. La
fièvre, qui accompagne presque toujours
les gros rhumes, use le corps.

§. 128. Puisque le rhume est une ma-
ladie de la même espece que les esqui-
nancies, les péripneumonies, les in-
flamations de poitrine, le traitement
doit être de la même espece. Si le rhume
est fort, il faut faire une saignée du bras,
ce qui l'abrege beaucoup ; & elle est né-
cessaire toutes les fois que le malade est
sanguin, qu'il a une forte toux & un
grand mal de tête. L'on doit faire un
usage abondant des boissons N° 1, 2, 4.
Mais dès qu'il n'y a plus de fièvre, ces
deux dernières ne sont plus nécessaires ;
& si l'on continuoit trop long-temps le

lait d'amandes ou le nitre dans la tisane d'orge, l'estomac pourroit en souffrir. Il est utile de prendre tous les soirs des bains de jambes, tiedes, en se couchant; & malgré l'ancien préjugé qui les faisoit regarder comme très-dangereux dans cette maladie, ils font un très-grand bien aux malades en diminuant la fièvre, le mal de tête & la toux; les lavemens sont aussi très-utiles si le malade est constipé; ou s'il urine moins qu'à l'ordinaire. En un mot, si l'on met le malade au régime, on le guérit très-prompement.

§. 129. Mais souvent le mal est si léger, qu'on ne croit pas devoir faire un traitement, & sans remedes, on guérit aisément, en se privant pendant quelques jours de viande, d'œufs, de bouillons, de vin, de tout ce qui est âcre, gras ou pesant, en vivant de pain, de légumes, de fruit & d'eau, & sur-tout en soupant peu ou point, & en buvant, si l'on est altéré, une simple tisane d'orge, ou une infusion de sureau, à laquelle on peut joindre un quart ou un tiers de lait. Les bains de jambes, tiedes, & la poudre N^o 20, contribuent à faire dormir. L'on peut aussi, sans danger, prendre quelques tasses de thé de pavot rouge.

§. 130. Quand il n'y a plus de fièvre, de chaleur ni d'inflammation, que le ma-
lade

lade a été à la diète pendant quelques jours, & qu'il s'est bien délayé; si la toux & l'insomnie continuent, on peut donner le soir une pilule de styrax, ou une prise de thériaque avec un peu de sureau, en sortant d'un bain de pieds tiède: alors ces remèdes, en calmant la toux, & en rétablissant la transpiration, guérissent souvent dans une nuit. Mais j'en ai vu de mauvais effets, quand on les donnoit trop tôt; & il faut toujours, quand on les prend, n'avoir que très-peu soupé, & que le souper soit digéré.

§. 131. Il y a un très-grand nombre de remèdes vantés pour les rhumes, des tisanes de pommes, de réglisse, de figues, de raisins secs, de bourrache, de lierre terrestre, de véronique, d'hysope, d'orties, &c. (1). Je ne veux rien leur

(1) Ceux qui craignent le sureau, & j'ai vu plusieurs personnes dans ce cas, peuvent le remplacer par quelque autre fleur analogue. L'on trouve dans les boutiques des mélanges tout préparés, sous le nom de fleurs pectorales, dans lesquels il entre des fleurs de petite marguerite, de violette, de pavor rouge, de tussilage, de pas d'âne, l'herbe de capillaire, de la réglisse, &c. qu'on peut substituer au sureau: quelquefois même, s'il n'y a point de fièvre, & si l'on sent l'estomac un peu dérangé, on peut y ajouter un peu d'anis étoilé, qui est un aromate très-doux.

ôter de leur prix; elles peuvent toutes avoir été utiles, mais malheureusement ceux qui en ont vu réussir une dans un cas, la croient la plus excellente de toutes, & c'est là une erreur dangereuse, parce que ce n'est point sur un seul cas qu'on doit décider; c'est à ceux qui en voient journellement un grand nombre, & qui observent attentivement l'effet des différents remèdes, à juger de ceux qui conviennent le plus généralement; & ce sont ceux que j'ai indiqués. Je fais qu'un thé de queues de cerises, qui est une boisson assez agréable, a guéri un rhume fort invétéré.

§. 132. Dans les rhumes de cerveau, des parfums d'eau chaude toute simple, ou dans laquelle on a mis des fleurs de sureau, ou quelques autres herbes un peu aromatiques, procurent ordinairement un soulagement très-prompt. Ils font aussi du bien dans les rhumes de poitrine. (*Voyez* §. 55).

L'on étoit fort dans l'usage, il n'y a pas long-temps, d'employer le blanc de baleine; mais c'est une huile très-indigeste, & les huiles ne conviennent que très-rarement dans les rhumes; d'ailleurs, le blanc de baleine est presque toujours rance, ainsi il vaut mieux le bannir; j'en ai vu souvent de mauvais effets, rarement de bons.

§. 133. Ceux qui ne diminuent point la quantité des aliments, & qui boivent de grandes quantités d'eau chaude, ruinent leur santé. Ils ne font plus de digestion, la toux devient stomachale, sans cesser d'être pectorale, & ils courent risque de tomber dans l'état décrit §. 127, N° 4.

Les eaux-de-vie brûlées, les vins aromatisés, font les plus grands maux dans les commencements, & l'on feroit mieux de n'en jamais prendre; si l'on en a vu quelques bons effets, ce n'est que sur la fin, quand la maladie étoit entretenue uniquement par la foiblesse des organes. Dans ce cas, il faut quitter les relâchans, les délayans, les rafraîchissans, qui augmenteroient le mal & jetteroient dans une fièvre lente, & faire usage de quelques fortifiants doux qui redonnent de la force aux organes de la digestion & au poumon sans irriter & sans échauffer. Il y a plusieurs remèdes qui peuvent produire cet effet; il est à souhaiter qu'un Médecin présent les adapte aux circonstances. Je fais très-souvent prendre avec beaucoup de succès trois ou même quatre prises par jour, de la poudre N° 14: & si les humeurs paroissent se jeter trop sur le poumon, je fais appliquer des véficatoires aux gras des jambes. Dans quel-

G ij

ques cas où le mal ne paroît évidemment entretenu que par la foiblesse des digestions, un peu de vin de Malaga fait du bien.

§. 134. Les liqueurs conviennent si peu, que souvent une très-petite quantité ranime un rhume qui finissoit. Il y a même des personnes qui n'en boivent jamais sans s'enrhumer, & cela n'est point étonnant; elles occasionnent une très-légère inflammation de poitrine, qui est un rhume.

Il ne faut pas, dans cette maladie, s'exposer sans nécessité à un grand froid; mais il faut également se préserver de trop de chaleur; ceux qui s'enferment dans des chambres fort chaudes, ne guérissent point; & comment y guérir? Ces chambres, indépendamment du danger qu'on court en les quittant, enrhumement, comme les liqueurs, en produisant une légère inflammation de poitrine.

§. 135. Les personnes sujettes aux fréquents rhumes, celles qu'on appelle fluxionnaires, croient devoir se tenir fort au chaud; c'est une erreur qui acheve de ruiner leur santé. Cette disposition aux rhumes vient de deux causes, ou de ce que la transpiration se dérange aisément, ou, quelquefois, de la foiblesse de l'estomac, ou de celle du poumon, qui de-

mande des remedes particuliers. Quand le mal vient de ce que la transpiration se dérange aisément, plus ils se tiennent au chaud, plus ils se font suer, & plus le mal augmente. Cet air continuellement tiède affoiblit tout le corps, & surtout le poumon; les humeurs y trouvant moins de résistance, s'y jettent toujours plus abondamment: la peau, sans cesse baignée par une petite sueur, se relâche, s'amollit, devient incapable de faire ses fonctions; la plus petite cause arrête alors toute transpiration, & il naît une foule de maux de langueur.

Ces malades redoublent leurs précautions pour se préserver de l'air froid, & tous leurs soins sont autant de moyens efficaces pour rendre leur santé plus foible, & cela d'autant plus sûrement, que la crainte de l'air assujettit nécessairement à une vie sédentaire, qui augmente tous leurs maux, auxquels les boissons chaudes, dont ils font usage, mettent le comble. Ils n'ont qu'un moyen de guérir; c'est de se familiariser avec l'air, de fuir les chambres chaudes, de diminuer peu-à-peu leurs vêtements, de coucher au froid, de ne rien manger & de ne rien boire qui ne soit froid; les boissons même à la glace leur sont salutaires; de vivre très-sobrement, d'éviter absolument le

salé, les pâtisseries, les fritures, les graisses, les crèmes, de prendre beaucoup d'exercice, & enfin, si le mal est invétéré, de faire usage pendant longtemps de la poudre N^o 14, & des bains froids. Cette méthode réussit aussi très-bien pour ceux chez qui le mal dépend primitivement d'une foiblesse d'estomac ou de poumon; &, au bout d'un certain temps, ces trois causes se réunissent toujours.

Plusieurs personnes, qui étoient sujettes, depuis plusieurs années, à être enrhumées tout l'hiver, & qui pendant cette saison ne sortoient point & buvoient toujours tiède, après avoir lu la première édition de ces avis, ont profité de ceux que je donne ici; elles se sont promenées tous les jours, ont toujours bu froid, & par-là ont évité entièrement les rhumes, & se sont très-bien portées.

§. 136. L'on est dans l'usage, plus, il est vrai, à la ville qu'à la campagne, de tenir souvent dans la bouche différentes tablettes, pâtes, &c. Je n'en exclus point l'emploi; mais il n'y a rien d'aussi efficace que le jus de réglisse, &, moyennant qu'on le prenne en dose suffisante, il procure un vrai soulagement. J'en ai pris moi-même une once & demie dans un jour, & j'en ressentis les bons effets d'une façon marquée.